

Les corps, la nuit

Nicholas Dawson and Gabrielle Giasson-Dulude

Number 163, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92854ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Dawson, N. & Giasson-Dulude, G. (2019). Les corps, la nuit. *Moebius*, (163), 7–10.

les corps, la nuit

En proposant cette citation-thème, nous souhaitons lire des textes à propos de la nuit, à propos du mystère des corps qui dansent, sans doute aussi réfléchir aux faux-semblants que constituent la nuit et ses excitations. Nous savions qu'il serait question de désir, de noirceur, d'expérience traumatique ou d'exaltation, mais l'écriture des corps des autres est peut-être toujours l'objet d'un étonnement. Peut-être n'y sommes-nous jamais préparé-e-s, parce que les écritures du corps, ces écritures qui entendent et accompagnent le corps, sont souvent l'objet d'une brèche dans le monde des convenances; en fonction de la répartition des rôles sociaux, de la culture, des genres, des origines et des appartenances, les corps s'écrivent pour s'inventer des manières d'être au monde et défier les modèles qu'on leur a imposés. La nuit, vraisemblablement, permet aux corps de se mouvoir, de se dire et de s'inscrire dans une saisissante pluralité de formes.

Les textes reçus exposent courageusement la fragilité. On nous parle d'une tension entre le jour et la nuit, d'une mémoire ou d'une expérience d'un corps plus profond, comme si nous en avions plusieurs couches; un corps qui révèle une violence intégrée et reproduite en soi, par soi, devant les ombres que produisent les autres sur soi, sur la chair, dans la parole.

À l'exception de l'invitation lancée à Hector Ruiz, ce sont tous des textes de femmes, des corps féminins cherchant à marcher sur la ligne trouble qui sépare l'*empowerment* de la soumission : cette ligne, plusieurs d'entre elles la frôlent, la dépassent, la contestent ou la brouillent. Toutes l'éclairent ; ce faisant, elles luttent contre ceux qui les rangent pour les faire disparaître, les transformer en images, en objets, en servantes, en statues. Toujours puissantes, même quand il leur arrive d'être captives, elles sont de danse.

Le bal s'ouvre avec Mélodie Nelson, qui présente dans « Reste cette nuit » les contradictions ou les doubles contraintes, mais surtout la façon dont un homme possessif traite celle qui cherche à plaire et à rester libre, cachée derrière tous les potentiels de ses différents prénoms.

Le double est également présent dans « L'heure bleue » d'Alizée Goulet, figure qui suit les corps dans leur quotidien pour leur rappeler, parmi les ombres, que les souvenirs et les morts passées guident le regard sur la vie de tous les jours.

Jennifer Bélanger met en scène la nuit, la frontière des peaux, la frontière des murs, derrière lesquels on passe pour occuper son corps de celui des autres et pour se perdre un peu, doucement, avant de retourner en soi « sur la pointe des pieds ».

Justina Uribe, dans « On ira danser », utilise la figure de la cueca, danse traditionnelle chilienne ici présentée dans la solitude, amputée par l'Histoire, pour nous faire entrer dans le délire né du trauma politique devenu trauma intime.

Dans la fissure, « L'avancée noire », un texte de Michelle Dubois, tiré du fond de la revue *Mœbius*. Tout ce qui semble essentiel provient d'une avancée aveugle dans la nuit, dans la ville, dans le ventre.

« L'épiderme », c'est la parole de la peau : des phrases sans début ni fin – sans ponctuation, sans majuscules. Frédérique Lamoureux donne à voir des scènes à partir d'un centre, le trauma ; elle dresse la liste des insultes, des abus, des disgrâces, dans le soin de l'écriture qui donne espoir à la peau de se régénérer.

Dans « Peau de pelée », Clémence Gachot-Coniglio nous emmène, pour sa part, entre les couches, la narratrice est « deux déchirures à la croisée », sous la peau bègue, les grillons cachés, le soleil pénètre, le temps fuit, la voix se terre, se bâillonne de signes, pour ne pas sauter, elle fait entendre des morceaux d'elle en étages.

Mahité Breton, quant à elle, met en scène une femme dont la voix et le regard résilients ne parviennent pas tout à fait à purger le trauma, à protéger son quotidien et sa demeure du souvenir des corps violents, malgré les danses lascives qu'elle observe avec amour et envie.

C'est aussi dans l'espace domestique que Karolann St-Amand nous entraîne, un espace labyrinthique où l'acte de se libérer de l'insupportable immobilité se fait grâce aux mouvements de la pensée, comme si la seule échappée possible, la nuit, passait par l'imaginaire.

Puis, dans l'histoire de « L'œil », le récit en fragments que propose Alex Thibodeau rappelle combien quelques caractéristiques physiques peuvent marquer l'ensemble d'une vie, la perception, le sens du toucher – la façon d'être au monde se constituant d'une multitude de petits détails.

Crûment, Zéa Beaulieu-April se tient à la frontière entre les performances nocturnes et le travail du jour ; si elle échoue à lier sainement ces deux espaces et ces deux temps, c'est en funambule qu'elle « ne sombre pas ».

Et c'est avec un espoir lucide que Cato Fortin, dans sa « Ladies night parade », imagine un club, une ville, un espace politique taillé à l'image des femmes pour qu'elles puissent irrévérencieusement y célébrer leur pluralité.

Lucile de Pesloüan termine sa résidence d'un an à *Mæbius* avec « se chercher d'autres regards », un texte où elle tente d'articuler la famille et le travail d'écrivaine. Pour ce faire, elle s'entoure d'une communauté d'autrices qui placent les relations familiales au centre de leurs préoccupations.

Dans « Esquives et parcours et cercles », Hector Ruiz s'intéresse à l'évitement dans une démarche d'écriture, à la fausseté, à la force d'énergie dépensée pour maquiller, contourner, fuir. Il y est question d'apprendre encore, après des années d'écriture, à se déjouer en quelque sorte, pour simplement approcher le cœur.

S'adressant avec affection à Nina Bouraoui, l'autrice de notre citation-thème, Mariève Maréchale traite de la violence sociale liée à l'exclusion, aux classes sociales et à d'autres types de marginalisations croisées qui nourrissent ses lectures et son écriture. C'est avec les derniers mots de sa lettre que nous terminons cette introduction, parce qu'ils sont simples et beaux, parce que nos corps avides et reconnaissants emboîtent le pas à cette danse spiralée : « Grâce à vous, je goûte la liberté. C'est une grâce gourmande dont je vous serai toujours redevable. Merci d'écrire, vraiment. »

Nicholas Dawson
et Gabrielle Giasson-Dulude
Membres du comité de rédaction